


trente centimètres, à plat, comme un tapis vert découpé en arabesques, rappelle la décoration semblable des jardins de l'Escorial, inspirée, comme ici, par Charles-Quint qui a habité cette villa et l'a fait accommoder à son usage.

Dans une allée voisine, la nature se venge de ces mutilations de mauvais goût, en donnant libre essor à une double rangée de cactus que leurs épines n'empêchent pas de s'étreindre et qui s'élèvent superbement, triomphalement, à la hauteur phénoménale de quatre à cinq mètres !

*
* *
*



En redescendant à Grenade, nous nous laissâmes tenter par

Un instant de repos dans ses vertes campagnes.

Une légère fatigue en fut le motif. L'hôtel des *Siete suelos*, sur notre chemin, nous en fournit l'occasion.

Si l'hôtel, d'après son enseigne *Aux Sept Etages*, est élevé, ses additions doivent l'être davantage encore, à l'aide de procédés semblables au suivant : Ayant, dans sa buvette, remis cinq francs pour payer trois tasses de café, servies sans cognac, selon l'usage espagnol, et à raison de 30 centimes la tasse, on me

rendit un franc, au lieu de quatre. Comme je n'étais pas de force à discuter en espagnol, un consommateur présent voulut bien me tirer d'embarras en m'expliquant, en français, que l'on retenait, sur ma monnaie, le prix du vin que venaient de payer, devant nous, des étrangers avant de partir. Après de laborieuses explications, je rentrai, non sans peine, dans mon bien. Un peu plus tard, deux voyageurs, qui avaient entendu la discussion, approuvèrent d'autant plus chaudement ma tenacité, que l'on avait tenté sur eux, une troisième fois, de leur faire payer le même vin ! Quoique de race latine comme nous, les hôteliers espagnols ignorent trop fréquemment le *non bis in idem*. Nous aurons occasion, plus d'une fois encore, de mettre le touriste en Espagne en garde contre des procédés semblables.

*
*
*

3 Au pied de la colline dont le Généralife occupe le sommet, s'étend le troisième quartier de Grenade, l'*Albacyn*, séjour des *Gitanos*. Ce que j'avais pu voir de là-haut, avec une longue-vue, dans l'intérieur de leurs taudis, par les fenêtres et les portes grandes ouvertes, m'avait donné le plus vif désir d'y pénétrer. Des femmes, la chevelure dénouée, à peine vêtues de quelques haillons aux couleurs

encore éclatantes, allaient et venaient, ou causaient.

Autour d'elles fourmillait une tourbe de marmots, filles et garçons, entièrement nus, pour la plupart, péle-mêle dans les cours avec des pourceaux noirs comme de l'encre.

Et, — tableau à ravir d'aise un peintre, — ces cours, où grouillait cette population pain-d'épice, funambulesque, c'étaient, au moins pour plusieurs, celles de maisons arabes, bien reconnaissables à leurs gracieuses colonnettes surmontées d'arcades légères, à leurs portes et à leurs fenêtres géminées. Aussi, la colline descendue, je priai notre cicerone de nous conduire au cœur de l'Albacyn.

Me regardant comme si j'avais perdu l'esprit :

— Quant à moi, dit-il, je ne m'y aventure pas !

— Et si nous laissons à l'hôtel ce que nous avons de plus précieux... nos femmes, nos bijoux et notre argent ?

— Pas davantage ! allez-y sans moi, si vous y tenez ; vous en reviendrez, je présume, mais, à coup sûr, moins vêtus qu'eux-mêmes... D'ailleurs, nous voici à l'entrée de leur faubourg ; vous en aurez bientôt assez... Boutonnez vos paletots !

Il était temps ! nous étions déjà entourés de hautes *gitanas* qu'un grand diable de *gitano*, coiffé d'un chapeau de velours pointu à bords retroussés droits, dépassait de toute la tête. Pendant qu'il demandait, ou plutôt, qu'il exigeait l'aumône, d'un air qui n'admettait pas de refus, les bras de nos voyageuses

étaient écartés, de force, de leurs poches. Une vieille, édentée et affreusement ridée, s'avancant alors, allongea violemment leurs mains.

— *Un cuarto, señora, per la ventura!*

— *Un real per la ventura!* glapit son entourage.

— *La bonne aventure*, souffla le guide à nos oreilles; il n'y a pas moyen d'y échapper; serrez-vous, et gare aux poches!

Pendant l'explication de la bonne aventure, dont je ne saisis que quelques mots sans suite, une idée lumineuse me vint pour nous débarrasser de la gent bohémienne qui devenait, en dépit de notre ferme attitude, de plus en plus entreprenante, hardie et dangereuse. Puisant dans ma poche tout ce qui s'y trouvait de monnaie, je le lançai aussi loin que je le pus, en criant: *Todos yo ha*; c'est tout ce que j'ai! L'effet fut aussi prompt que magique! Pendant que les bohémiens se précipitaient les uns sur les autres, à la conquête des piécettes, nous gagnâmes, à toutes jambes, l'entrée de la ville. Sauvés, O mon Dieu!

— Vous voyez que j'avais raison, nous dit le guide, Michel Jarvitz; du reste, l'auteur de votre livre, M. Germond de Lavigne, dont mon père fut le guide à Grenade, ne décrit pas ces repaires des gitanos, par la raison qu'il n'y est pas allé. Il y a imprimé « qu'il faut pénétrer, *non sans quelques risques*, dans ces intérieurs fameux »; mais il n'a pas prêché d'exemple. Savez-vous bien que la police, elle-même, n'ose y mettre les pieds? Il y a dans leurs

vieilles maisons arabes, et, jusque dans des tanières creusées sous terre, des milliers de gitanos en tribus distinctes, parlant une langue à part, pratiquant leurs seuls usages et ne reconnaissant d'autres lois que celles que leurs chefs leur appliquent. Ces chefs, qu'ils nomment : *los Reyes*, les Rois, sont-ils héréditaires ? Ce n'est guère probable, car il n'est d'autorité que pour ceux qui sont, à la fois, les plus âgés et les plus riches.

— Ont-ils une religion ?

— Leur religion, soi-disant catholique, consiste en superstitions dont fait partie leur prétendue science de bonne aventure.

— Mais de quoi vivent-ils, sans relations régulières avec la civilisation moderne ?

— Il est difficile de le comprendre. Quelques hommes, par exception, sont tondeurs de mules ou maquignons ; beaucoup sont voleurs, mendiants, faux malades, faux estropiés. Les femmes brodent des couvertures de mules. Les plus jolies vivent du trottoir, s'ingéniant à allumer les passants en leur offrant des *fosforos*, et vendant aussi bien l'amulette que l'allumette. La grande majorité de cette population ne connaît d'autre horizon que la colline de l'Alhambra, en face de laquelle elle naît, vit et meurt, insoucieuse, ignorante autant qu'ignorée du monde extérieur.

En écoutant ce récit, fait dans un français baroque, il nous semblait sentir encore des mains sau-

vages saisir les nôtres, des yeux hagards et brillants nous dévisager.

Le faubourg que peuplent les Gitanos n'est qu'une partie de l'Albacyn, qu'une muraille, autrefois, isolait complètement du reste de Grenade. Tous les habitants de ce quartier étaient Maures. Leurs usages, leur mise, leur langage différaient essentiellement de ceux des Grenadins. Ils vivaient misérablement, tout en faisant porter des robes de soie à leurs femmes, alors que les hommes, dont beaucoup étaient portefaix, s'habillaient de toile à sacs. La soie que l'on vendait alors était la même que celle que l'on a continué de fabriquer d'après les errements laissés par les Arabes. On en trouve les marchands principaux dans l'*Alcaiceria*, aux maisons moresques dont les rues, closes par des grilles, rappellent les bazars de l'Asie.

* * *

Enfin, le quatrième quartier de Grenade, *Antequerela*, limité au sud par le Genil, a pris son nom d'*Antequera*, petite ville voisine, qui l'a peuplé de l'émigration de ses ouvriers en soie.

Grenade, où il faudrait passer une semaine pour en goûter à loisir tout le charme, possède bien d'autres attraites que ceux que je signale brièvement. Dans la vieille ville on ne peut faire dix pas dans

ses rues tortueuses et étroites, sans y rencontrer des vestiges curieux d'origine arabe, des façades artistiques, des maisons surplombant, et dont les toits, en se rapprochant, se prêtent une assistance mutuelle contre l'ardeur du soleil.

Dans le *Zacatin* se vendent, à toutes les classes, des toiles, des étoffes bariolées, des foulards et des mantilles, les seules coiffures portées par les femmes à Grenade.

Nous y avons trouvé, sans nous y attendre, une orfèvrerie spéciale au pays. Par contre, nous y avons cherché vainement de la dentelle espagnole.

Partout règne une animation vive, enjouée, due au caractère vif, remuant, des habitants, aussi bien qu'à leurs usages. De tous côtés, de petites boutiques en plein vent font étinceler au soleil les cuivres et les cristaux des récipients qui sollicitent le passant altéré. Moyennant cinq ou dix centimes, on peut se donner le luxe d'une boisson fraîche, aromatisée par l'une des carafes multicolores de l'étalage, sucrée d'un *azucarillo*, bâton de mousse de sucre gros comme le poing et qui fond instantanément.

— *Quien quiere bebidas heladas?* Qui veut des boissons glacées ?

Pour ceux qui ne peuvent répondre à cet appel et quitter leur besogne, les marchands d'eau fraîche, *aguadores*, parcourent les rues en criant sur tous les tons : *agua fresca! fresquita como la nieve* ; fraîche comme la neige ! Ils portent, en sautoir, un

énorme appareil dont la forme est identique à celle de l'instrument du malade imaginaire; aussi, au premier abord, étais-je tenté de croire qu'ils s'offraient à remplir l'office qui a illustré l'apothicaire de Molière. Point du tout ! Ils remplacent, fort avantageusement sous tous les rapports, pour l'artisan et l'ouvrier, les buvettes de notre pays. C'est ainsi que je vis un maçon, descendre de son échafaudage, appeler le marchand d'eau, qui, en décrochant un grand verre de sa ceinture le passa sous la... sous l'appendice pointu de l'appareil en question. Une légère inclinaison du porteur suffit à emplir le verre sans nécessité de déboucher ni reboucher l'instrument. L'ouvrier s'en offrit ainsi, sans perte de temps, deux grands verres pour deux centimes, avant de remonter à sa besogne.

La tempérance, d'ailleurs, est si générale en Espagne, que, même dans les cafés, « la demi-tasse » n'est jamais accompagnée que d'un verre d'eau claire au lieu et place du « carafon », cet accessoire traditionnel qui, chez nous, prime si souvent le principal.

A propos des attractions de Grenade, je n'ai rien dit encore de ses promenades qui sont renommées par leur nombre, leur agrément et leur étendue. L'une d'elles, l'Alameda, promenade d'hiver, passe pour être la plus belle du monde. Il faut dire que, se développant entre deux rangées de belles constructions et d'établissements publics, elle a un

kilomètre et demi de longueur, et une largeur telle, que cinquante voitures pourraient y passer de front. Ses contre-allées, où court un ruisseau sur fonds de cailloux, sont bordées d'orangers et d'arbres énormes qui les recouvrent d'une voûte de verdure. Sur son côté sud coule, sur son lit de marbre, le Genil aux ondes de cristal, aux rives couvertes de bois d'oliviers et de lauriers-roses. Au-delà, s'élèvent les hautes montagnes de la Sierra-Nevada à la base desquelles les palmiers dessinent leurs chevelures fantastiques. En haut, les cîmes neigeuses détachent, scintillantes, leurs nappes d'argent dans le saphir du ciel.

Disons donc maintenant avec le proverbe grenadin :

*Quien no ha visto Granada
No ha visto nada!*

« Qui n'a pas vu Grenade n'a rien vu ! »

Si l'intérieur de Grenade est aussi beau qu'intéressant, ses environs ne le sont pas moins. Le touriste, qui peut en prendre le temps, ne doit pas manquer de parcourir la contrée qui, au sud de Grenade, comprend la vallée d'*Orgiva*, la plus pittoresque de toute l'Andalousie ! C'est sur cette route, au-delà d'*Alhendin* perchée sur un rocher sauvage, que Boabdil, fugitif après la prise de Grenade, se serait retourné une dernière fois vers son royaume perdu et aurait pleuré en le contemplant.

Les habitants du pays ont donné, à ce propos, au

col d'Alhendin les noms de « dernier soupir du More » et de « Côte des larmes » ; « *Cuesta de las lagrimas.* »

— C'est avec raison que tu pleures maintenant comme une femme, — lui aurait dit sa mère, qui fuyait avec lui — puisque tu n'as pas su défendre ton royaume comme un roi.

L'histoire ajoute qu'avant de s'éloigner de Grenade, Boabdil, ayant quitté l'Alhambra par une porte de l'Albacyn, avait demandé, pour toute grâce, à son vainqueur, que personne ne passât après lui par la même porte, ce que lui accorda Ferdinand en la faisant murer. Elle est restée telle quelle.

Nous n'avons pu visiter en dehors de Grenade que sa chartreuse, *la Cartuja*. Bien que son église ne contienne plus qu'une partie des richesses qu'elle a renfermées, on reste encore surpris des beautés artistiques qui en justifient la visite.

*
**

Au moment de quitter Grenade, en réglant notre hôtel *Victoria*, je remarquai sur la note cet article : Omnibus-station, deux francs. Mis en défiance par des extorsions précédentes qu'il me déplaisait de voir se renouveler, je tins à ce qu'il fût dit devant moi, au conducteur, qu'il était payé d'avance.

— Du tout, me dit le maître d'hôtel ! c'est le prix, pour chacun, de la voiture qui vous a amenés ici.

— Pardon ; j'ai pris une voiture particulière que j'ai payée.

— Eh bien ! tant pis. Je l'ai payée aussi à votre cocher et la retiens sur votre note, comme à votre ami !

Bref, tous mes raisonnements n'aboutirent à rien. Ce qui était bon à prendre était bon à garder. On n'avait pu, évidemment, payer notre cocher une seconde fois, surtout sans nous en informer.

En même temps, mon compagnon de voyage payant en or français (qui ne subit pas de perte au change en Espagne) on lui retint 5 %. Non moins ennemi que moi de pareils procédés, il prévint qu'il allait tenter de trouver de l'argent espagnol au pair. Il en trouva immédiatement ; mais, lorsqu'il voulut reprendre son or français et ce qu'on lui avait retenu un quart d'heure avant, l'hôtelier lui répondit qu'il ne l'avait plus et qu'il l'avait envoyé au changeur.

— Vous êtes un voleur, lui criâmes-nous tous les deux avec ensemble ; et je le publierai, ajoutai-je, selon l'usage pratique des Anglais en pareil cas, afin d'inviter nos compatriotes à ne pas être vos dupes.

IX

MALAGA

RETOUR DE GRENADE. — BOBADILLA. — TRAVERSÉE DE LA SIERRA. — ARRIVÉE A MALAGA. — LA VILLE. — LA CAMPAGNE.

Nous avons donc vu Grenade ! Grenade, c'est-à-dire l'une des cités au nom poétique, si prestigieux, que l'imagination, en expectative, finit par bâtir, de toutes pièces, quelque chose qui ne ressemble à rien de ce que l'on a vu jusqu'alors, quelque chose de merveilleux. Aussi, est-il rare que la réalité, lorsqu'elle succède au rêve, n'amène avec elle la désillusion.

Pour nous, Grenade, avant de la connaître, avait dû tenir toute entière dans l'Alhambra et le Généralife. Aussi, en accordant, dans nos prévisions, deux jours à sa visite, avons-nous cru nous montrer généreux. Cette appréciation s'était trouvée, au contraire, pêcher par une lésinerie impardonnable, le rêve ayant été dépassé par la réalité.

— En partirons-nous donc si tôt, dis-je, avec une expression de regret, à notre compagnon ?

— Je vous ai sacrifié Cadix, me répondit-il, pour voir, avec vous, Malaga ; sacrifions aussi Malaga, puisque nous devons être à jour fixe à la foire de Séville, qui ne nous attendrait pas !

— Ah ! permettez... Cadix, petite ville toute blanche, n'est curieuse, paraît-il, que par sa position de sentinelle perdue en pleine mer. La longue voie ferrée qui y conduit n'offre rien de remarquable sur son très long parcours. Quant au voyage par le Guadalquivir, je tiens, de bonne source, qu'en dépit de ce nom retentissant, il n'est rien moins que pittoresque. Ses rives, sans mouvements, bordent un sol sans végétation, que les pas des taureaux destinés aux arènes soulèvent dans l'atmosphère en nuages poussiéreux. Pas de villages... quelques palmiers nains...

— Fort bien ; et Malaga... à part son vin et ses raisins que nous pouvons trouver ailleurs ?

— Malaga, c'est autre chose : la traversée de la Sierra et, au delà, la flore africaine ; puis, des bazars asiatiques à se croire, dit-on, en Orient ; sans compter les tremblements de terre récents, avant-coureurs de nouvelles secousses promises !

— Alors, *vamos*, comme disent les Andalous. Allons ?

Nous quittâmes donc Grenade et son hôtel Victoria dans les conditions que j'ai relatées en signa-

lant l'honnêteté des hôteliers espagnols sur laquelle je n'insiste pas. Après tout, pareils désagréments sont bien vite oubliés quand une telle nature en fête vous prodigue ses trésors.

Nous reprenions, en sens inverse, la voie par laquelle nous étions arrivés, mais en revoyant, de bon matin, les sites que nous avons parcourus le soir. Tous ceux qui ont voyagé en pays de montagnes savent qu'il n'en faut pas davantage pour donner à des paysages, devenus méconnaissables, des aspects absolument nouveaux.

Le soleil était levé et reprenait possession de la terre, en saisissant, de ses griffes d'or, les sommités dentelées des montagnes. Celles-ci, à peine éveillées, semblaient, comme de grandes paresseuses, s'étirer avant de sortir de leur lit de blanches nées qu'entouraient les rayons du soleil. Bientôt, comme de flottantes écharpes de gaze, les derniers vestiges d'un brouillard argenté atteignirent les sommets de la *Sierra Susanna* et s'évanouirent dans l'atmosphère.

Quand le Parapanda, dit l'Andalous dicton,
 Revêt son capuchon,
Il pleuvra sûrement, que Dieu le veuille ou non !
 Nulle part à l'horizon
 N'apparaissait un soupçon
 Du plus petit capuchon !

La journée s'annonçait donc sous les auspices les plus favorables. Comme tout ce qui est vraiment beau, les sites revus nous paraissaient plus pitto-

resques encore qu'à notre précédent passage. C'était un parti pris de coquetterie de la part de l'Espagne. Plus nous la connaissions, mieux elle nous faisait apprécier ses séductrices beautés.

Dans les angles rentrants de la Sierra, c'était une orgie de lumière et d'ombre, créatrice de sensations par nous jusqu'alors inconnues.

Les montagnes de l'Espagne n'ont été décrites, comme but d'excursions, par aucun guide; pas même le versant espagnol des Pyrénées. Elles n'ont été explorées sérieusement, que je sache, par aucun grimpeur, non pas tant, peut-être, à cause de l'absence d'une complète sécurité que par le manque de gîtes tolérables.

Nous ignorions, comme tant d'autres, que la chaîne de la Sierra-Nevada rivalise, par la hauteur de ses pics, avec les Alpes de la Suisse.

Lorsqu'on se figure les sommets alpestres dont les glaciers et les neiges sont la grandiose beauté; lorsqu'on songe, en même temps, à la flore, par nous déjà décrite, on se demande comment l'indolente Espagne fait si peu pour convier l'étranger chez elle, et surtout dans cette contrée que l'on a qualifiée avec raison « l'un des plus beaux coins du monde ».

* * *

Bobadilla, où l'on change de train, possède, en sa qualité de station d'embranchement, un de ces

coupe-gorges que l'on nomme indifféremment buffet, *restauration*, *fonda*, etc., selon qu'on y est écorché en français, en allemand, en espagnol ou en toute autre langue. Généralement, quand on y est entré à toute vapeur avec vingt minutes d'arrêt, il faut en sortir au bout de cinq minutes, en courant encore plus vite, suffoqué du peu qu'on a pu avaler et qu'on a payé au prix d'un repas confortable. En Espagne, si les buffets sont rares et ne sont pas meilleur marché qu'ailleurs, on a presque toujours le temps d'y mettre à profit un arrêt sérieux qui a d'autant plus de valeur qu'il n'est guère de trajet qui nécessite moins de plusieurs heures consécutives, — quand ce n'est une pleine journée, — de locomotion.

Ceux qui manqueraient la *Fonda* et qui ne se seraient pas munis de provisions, seraient exposés à se trouver, dans leur compartiment, comme sur le radeau de la Méduse. Quant à faire escale ailleurs que dans les grands centres, on n'y saurait guère songer.

Des Anglais, nos voisins de banquette, gens pratiques et avisés, comme ils le sont tous, en aveugnant des paniers remplis de victuailles, insistèrent tellement pour nous y faire participer, qu'ils crurent devoir s'en excuser en nous informant qu'ils se conformaient à un usage général en Espagne. Sans vouloir infirmer le mérite de cette aimable fraternité, il est permis de supposer qu'elle a dû prendre sa source dans la crainte de voir, sous ses yeux, des voyageurs

s'entre-dévorer ou fondre, à main armée de couteau, sur les porteurs de fourchettes. Dam! les assassinats signalés de temps à autre sur les chemins de fer ont eu, certainement, avec la soif de l'or, un mobile moins puissant que la soif de boire ou la nécessité de manger, poussées à leur paroxysme.

Nous avons répondu à cette politesse en offrant des cigarettes françaises à tout notre compartiment, y compris les dames espagnoles, dont beaucoup fument la cigarette. Deux Français, avec un ton moins irréprochable que leur tenue, nous répondirent qu'ils ne fumaient que *leur* tabac. C'est la première fois que j'ai vu la morgue et la politesse changer ainsi de nationalité.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif
CONSEJERÍA DE CULTURA

*
* *

En quittant *Bobadilla*, la voie pénètre aussitôt, en pleine montagne, au sein des gorges du *Guadalhorce*, au milieu de travaux considérables: ponts, remblais, tranchées et tunnels. Certains des torrents de cette chaîne charrient, paraît-il, des cristaux de grenats qui servent de projectiles aux chasseurs. Les montagnes voisines renferment des grottes magnifiques remplies de stalactites. C'est dans l'une de ces grottes que, du temps de Cinna, se réfugia Crassus. Pendant les huit mois qu'il l'habita, a raconté Plu-

tarque, son ami Vivius Paciecus lui envoyait chaque jour des vivres par un serviteur qui avait ordre de les déposer à l'entrée de la grotte, sans chercher à en connaître l'habitant. Un jour, Vivius crut bien faire en ajoutant au menu deux belles jeunes filles chargées de charmer la retraite du réfugié. Celui-ci, d'après le même historien, les vit arriver avec un vif sentiment de surprise et de gratitude.

Ce souvenir historique me revint à la mémoire à la station de *Gobantès*, en voyant, comme Crassus, deux belles jeunes filles se diriger vers nous, non pas, comme pour lui, avec des provisions de bouche, sur leurs lèvres purpurines, mais dans le simple but de nous offrir des palmiers nains en pots.

— Si nains qu'ils soient, grand merci, Señoras ! Voyager en Espagne, une valise à la main, me paraît suffisant; la parcourir un palmier, en supplément, dans les bras, ce serait un comble !

Non loin d'ici passe la route d'Antequera à Malaga, laquelle traverse un plateau nommé *Torcal*, l'un des sites les plus curieux de la Péninsule. Les roches y sont éparses dans le désordre le plus bizarre, ressemblant à une cité fantastique aux édifices de tous les styles, aux rues inégales et tortueuses, où des animaux monstrueux auraient été changés en pierre.

Avertis, à l'avance, des beautés qui nous attendaient (sans allusion aux susdites demoiselles) à partir de *Gobantès*, nous en guettions, penchés

aux portières — ainsi que des chasseurs à l'affût de gibier — les attachantes révélations. Nous n'attendîmes pas longtemps. Quelques cents mètres plus loin, le regard plonge, à quinze mètres de profondeur, sur le torrent qui cascade dans un site des plus sauvages, au milieu duquel les rochers se rassemblent sous forme d'un immense entonnoir nommé le *Hoyo*. Puis, la voie franchit *los Gaitanes*, une coupure qui a fendu la montagne du haut en bas sur 25 mètres de largeur. Le pont domine un abîme d'une profondeur inappréciable, quoique dominé lui-même, à une hauteur phénoménale, par l'ouverture étroite de la brèche qui laisse apercevoir l'azur du ciel. Le train n'y passe que lentement. Néanmoins, quoique prévenu, et la tête en dehors du wagon, de façon à ne pas perdre une seconde de cette éblouissante vision, c'est à peine si l'on a le temps d'en apprécier l'apparition féerique.

Bien que la ligne du Gothard soit une des plus riches du monde en surprises de tous genres, je n'y ai rien vu, non plus qu'en Tyrol, qui puisse être comparé à la gorge que je viens de citer. C'eût été le cas, si je l'avais connu plus tôt, d'user ici du procédé que j'exposerai plus loin, c'est-à-dire de tenter, moyennant finances, de faire stopper le train sur le pont vertigineux qui nous occupe.

L'écho de nos exclamations expirait à peine lorsque, sortis de la brèche, nous dûmes retomber en extase, mais plus longtemps alors, en franchissant

successivement trois viaducs à double étage d'arcades, au centre de paysages sublimes.

Bien que les tunnels se succèdent sans interruption — on en compte dix-sept consécutifs — les voitures n'étaient pas éclairées. Bien qu'on fût en Andalousie, le pays, par excellence, de la beauté féminine, tout le monde s'en plaignait : les uns, peut-être, *quoique* l'on fût dans l'ombre en compagnie de ravissantes Andalouses, et les autres, *parce que*...

Je défierais le moins impressionnable des voyageurs de ne pas être ému au débouché du dernier tunnel de la Sierra, après lequel la nature change complètement d'aspect. Le versant nord de la chaîne, à une latitude de six degrés de différence avec nos Pyrénées, différait déjà, tout naturellement, de ces dernières, d'une façon essentielle. Cependant, c'est dans un monde nouveau que nous pénétrions sur ce versant méridional, proche voisin de l'Afrique, et dont la température atteint, en été, 45 degrés à l'ombre.

Les montagnes que nous venions de traverser affectent les formes les plus étranges. On croirait voir des murailles crénelées, des tours, des villes fortifiées, des pyramides taillées de la main des hommes et même des formes humaines.

Devant nous s'étendait une magnifique vallée arrosée par le Guadalhora que nous traversâmes, à une grande hauteur, sur un pont de biais de cent mètres. Une odeur pénétrante de fleurs d'orangers

remplit aussitôt notre wagon. Nous nous trouvions au milieu d'un véritable Eden. A perte de vue, la campagne était couverte d'orangers et de citronniers énormes, couverts de fleurs et, en même temps, tellement chargés de fruits, que, sous les arbres, le sol était parsemé d'oranges et de citrons, abandonnés comme le sont, en Normandie, des pommes à cidre sous les pommiers.

Un arrêt en face d'une jolie ville, *Alora*, située sur le penchant de la colline, nous permet de donner un corps à la vision du paysage. Des arbres à fruits de toutes espèces et de tous climats remplissaient les vergers. Avec la vigne, le mûrier, le figuier, l'olivier, se rencontraient des arbousiers, des amandiers, des grenadiers, des dattiers, des poivriers, etc.

Les maisons, entièrement blanches, presque sans ouvertures extérieures, sans toits, crénelées au niveau de leur terrasse, composaient, avec les gigantesques palmiers voisins, et le soleil qui embrasait le ciel bleu, un paysage qui donnait l'illusion de l'Orient. Quoique l'Espagne soit le pays des contrastes et des surprises, je ne m'attendais guère à de pareils aspects.

Plus on approche de Malaga, plus la végétation s'accroît; mieux aussi la campagne est cultivée. Sur des chemins rares, étroits, mais bien entretenus, on voit aller et venir des paysans et paysannes juchés sur leur mule demi-rasée ou sur leur âne, au-

dessus des sacs de provisions qu'ils portent à la ville. Si les chemins continuent à être étroits, comme partout, cela s'explique par une absence, le plus souvent complète, de voitures. Les seuls véhicules que l'on rencontre, — aux abords des villes, — sont des chariots traînés par des bœufs blancs et dont les roues, en bois plein, dénotent par leur musique, un service aussi rare qu'irrégulier. On prétend que si leurs conducteurs s'abstiennent de les graisser, c'est pour remplacer, par leur avertissement criard les grelots en usage ailleurs, et pouvoir se garer, réciproquement, en temps utile et en lieu convenable.

Tous les chemins sont, comme la voie, bordés de cactus, hérissés, comme des porcs épics, de dards formidables ou élancés en longs coutelas. En les voyant défiler comme un panorama fantastique, il nous sembla que nos yeux, fatigués de ne plus pouvoir se reposer sur un décor banal, perdaient leur sensibilité et ne percevaient plus que confusément les vigoureux caprices de leur folle végétation.

Nous résolûmes donc de les revoir, mais à notre apaisement, en visitant les environs de Malaga comme de simples promeneurs.

*
*
*

Nous approchions du faubourg de Malaga lorsque des ruines de maisons isolées, sans trace d'incendie, appelèrent notre attention.

— *Tremor de tierra ?* dis-je d'un ton interrogateur à un voisin de banquette ?

— *Si*, répondit l'Espagnol d'une façon encore plus laconique.

— Eh bien, dit C... en se frottant joyeusement les mains, nos journaux ont dit vrai ! Nous pouvons encore espérer notre petite secousse. Qu'est-ce que vous voulez ? *Ce sera amusant !*

C'était son mot à notre savant ami. N'ayant pu trouver de guide pour traverser à pied un défilé de la Sierra, nous avons manqué une rencontre possible avec les descendants des bandits-gentilshommes du duc d'Ossuna. Quel regret ! C'eût été *si amusant !* Et à l'Albacyn de Grenade, nous avons perdu l'occasion d'en revenir comme des petits Saint-Jean, par la seule faute du cicerone qui avait refusé de nous y conduire. C'eût été encore *si amusant !*

Avides de renseignements moins concis sur le tremblement de terre, nous dûmes attendre la possibilité de nous adresser, en Français, à notre maître d'hôtel. Aussi, à peine eûmes-nous pris possession de nos chambres, hôtel de Londres sur l'Alameda, que nous posâmes au *Mosso* la question qui nous tenait à cœur.

— En craignez-vous encore une pour ces jours-ci ?

— Une quoi ?

— Une secousse, parbleu !

— De quoi ?

— Comment, de quoi ? Mais de tremblement de terre, comme celle de ces jours derniers dont nous avons vu, en arrivant, les traces récentes et terribles.

— Terribles, oui ; récentes, non. Ce que vous avez vu a été causé, c'est vrai, par un tremblement de terre ; mais la nouvelle qui vous en a été donnée est en retard de trois ans ! Nous n'avons pas éprouvé, depuis, la moindre secousse.

— Une désillusion, alors, dit notre compagnon au maître d'hôtel. Nous venions à Malaga surtout pour ses tremblements de terre et ses bazars asiatiques ; il faudra nous contenter de ses bazars.

— Bon ! riposte en riant le *Mosso* ; mais c'est qu'il n'y a pas plus de bazars ici que de tremblement...

— Alors, pourquoi y vient-on ?... vin et raisins secs à part ?

— Principalement pour ce qu'on n'y trouve pas.

— ???

— Oui, pour ses environs... surtout... bien que la ville soit digne d'être visitée.

Commençons par la ville. La cathédrale, qui la domine de toute sa masse imposante, est un édifice magnifique sur lequel on ne tarirait pas en éloges si l'on ne venait d'admirer, tout récemment, celle de Grenade dont l'architecture est la même. Huit belles colonnes de marbre accompagnent les deux corps de sa façade principale. L'intérieur comprend trois

nefs très élevées, en plein-cintre, deux chœurs avec double buffet-d'orgues d'une grande richesse, comme à Grenade, et trente-trois autels.

Toutes les chapelles regorgent de richesses artistiques : rétables, tombeaux, bas-reliefs, si précieux qu'ils sont sous verre, tableaux et sculptures de grands maîtres, etc.

La première chapelle du bas-côté droit n'est rien de moins qu'une petite église somptueuse dont la voûte, surchargée de sculptures, repose sur une myriade de petites colonnettes peintes et dorées.

Une autre église mérite d'être citée, *los Santos Martires*, non seulement pour sa grande richesse, mais surtout pour la profusion de statues en bois peint qu'elle renferme et qui ne sont point sans mérite.

Les autres monuments à mentionner ne sont pas nombreux : Le *Palais Episcopal*, avec un portail en marbre surmonté d'une *Pieta*, belle sculpture, de marbre également, devant laquelle brûlent nuit et jour plusieurs lampes ; la *Maison de Ville*, avec trois étages de balcons, flanqués de deux tours carrées ; l'*Alcazaba*, forteresse antérieure à l'époque Arabe, et enfin un château, *Castillo*, dont les murs, en créneaux, descendent en zigzags, comme ceux de Bellinzona, vers la ville, en produisant un effet des plus pittoresques.

Dans une rue voisine de la cathédrale, nous avons admiré un beau portail gothique du commencement

du quinzième siècle, dernier vestige d'un monument dont on achève la démolition. Si Malaga détruit d'aussi belles œuvres, il n'est pas surprenant qu'il n'y reste presque plus rien des souvenirs mauresques. L'esprit mercantile, commercial, si l'on veut, et le culte des beaux-arts n'ont jamais fait bon ménage.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Ici l'on ne peut dire que « le mort saisit le vif », mais bien que « le vif a saisi le Maure »... et n'en a rien laissé !

— C'est vrai ! En revanche, Malaga opposerait à nos doléances que Cordoue, fort curieuse, qui comptait, à l'époque Arabe, deux cent mille maisons (??), est aujourd'hui sans vie, et même sans cuir, avec 40,000 habitants, tandis que la population de la commerciale Malaga, qui n'atteignait encore que 80,000 âmes il y a trente ans, en compte 116,000 aujourd'hui.

L'*Alameda*, quoique moins belle que celle de Grenade, est une fort jolie promenade. Je ne reproche à l'une de ses fontaines, une des plus artistiques de l'Espagne, que d'être un peu trop réaliste. Ses satyres, ses sirènes, dépassent de beaucoup, sous ce rapport, le Manneken-Piss, de Bruxelles, ce qui ne serait qu'un léger inconvénient si cette fontaine était aussi souvent à sec que certains cours d'eau de la Péninsule.

Les Espagnols estiment sans doute que ses rivières souvent sans eau, avec des ponts, la moitié du temps inutiles, c'est déjà beaucoup ; aussi se rattrappent-

ils sur les fontaines qui continuent leur fonction alors que les rivières elles-mêmes ont cessé la leur.

En somme, malgré ses rues étroites et tortueuses selon le système des Arabes, Malaga est une belle ville. Ses maisons, élevées de trois, quatre et même cinq étages, la privent de la gaieté du soleil, mais l'exemptent, en même temps, de l'ardeur de ses rayons. Sa rue principale, très animée, dallée, sans ruisseaux, (il y pleut si rarement) sans le moindre trottoir, est si étroite, que l'on peut, d'un balcon à l'autre, se donner la main. Aussi, bien que la ville soit très grande, est-il superflu d'ajouter que les courses en voitures y sont peu praticables.

Sur la belle place de la *Constitucion* se trouve l'immense café de *La Loba* qu'il ne faut pas manquer de visiter. Il est curieux, non pas seulement parce que l'on y voit jouer, avec soixante-quatre dominos, des *malagueñas* charmantes, aux yeux arabes, au teint d'une pâleur dorée, aux pieds mignons préoccupés de l'effet à produire; il est curieux aussi par la liberté qui y règne. C'est ainsi que nous y avons vu des nègres nous inviter à leur faire cirer nos chaussures et des marchands de jambons, un chapelet de jambons en sautoir, nous offrir leur marchandise.

Plus couleur locale encore, nous y avons vu danser, aux sons d'un piano à queue, *la Malagueña*, danse spéciale à Malaga, comme son nom l'indique. Cette danse a ceci d'original, qu'elle débute par la

rencontre d'un caballero drapé dans sa mante et d'une promeneuse en costume de ville, l'éventail à la main, comme de rigueur. Le cavalier, après avoir tenté vainement de voir les traits de la dame cachée derrière son éventail, recourt à un bruit provocant de castagnettes, sous son manteau. L'effet de cet irrésistible appel est dépeint par la dame en une mimique expressive, d'une poésie charmante, qui aboutit au rejet du manteau par le galant, à la transformation de la chrysalide en brillant papillon, puis à un pas de deux, animé.

* * *

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

Le lendemain nous prîmes une voiture et explorâmes les environs. Tout ce qui nous en avait été dit, tout ce que nous avons pu en lire ne nous en avait pas donné la moindre idée. A peine en avions-nous soupçonné la réalité par ce que nous en avons vu à la vapeur!

Malaga, surnommée « l'Enchanteresse », justifie ce nom par sa campagne. Outre les citronniers et les orangers que nous connaissions déjà, nous admirions, dans ses vergers et ses jardins, toute une flore tropicale poussant en liberté dans cette serre chaude de l'Europe. Les ricins en arbrisseaux, les nopals à la raquette épineuse, les arachides, originaires du

Sénégal, les palmiers de toutes espèces coudoyaient les dragonniers des Indes — qui ressemblent à nos dracœna comme un géant ressemble à un nain — et des arbres gigantesques : magnoliers, dattiers, bananiers, caoutchoucs, cocotiers, etc. On y cultive même, avec succès, le bambou, le cotonnier et la canne à sucre dont les champs, sur la route de Grenade, annoncent le voisinage des fabriques de sucre, comme à La Havane.

Dans la campagne, les cactées se donnent carrière partout où la main de l'homme n'en a pas limité la végétation envahissante. Celui qui n'a vu que des cactus poussés dans les serres, ne peut se faire aucune idée des proportions monstrueuses qu'ils atteignent sous ce ciel béni, dans ce sol incomparable.

Les nopals, les agaves, les aloès, dont la fleur pousse sur un pédoncule central haut comme un arbre, et la cactée opuntia forment, en pleins champs et sur les bords des chemins, de véritables remparts redoutables, protecteurs naturels des propriétés rurales. C'est sur la variété du nopal à feuilles presque lisses que l'on élève le précieux insecte, originaire du Mexique, la cochenille, dont les environs de Malaga tirent un grand produit. La cochenille se sème tous les ans à la belle saison sur le nopal et donne annuellement plusieurs récoltes qui n'exigent chacune que deux mois pour arriver à maturité.

En rentrant à Malaga, nous avons fait, dans son faubourg, la singulière remarque que l'ouvrier, au

lieu d'avoir, pour société, un chien ou un chat, comme dans nos pays, a un mouton, ce qui n'est pas bête, car si le maître nourrit l'animal, celui-ci, par réciprocité, un jour à venir, pourra nourrir son maître.

Du mouton, à la cuisine il n'y a qu'un pas. Je le franchis pour dire un mot sur ce sujet, que le lecteur, amateur de voyages, goûte au moins autant que la description d'un paysage, ce en quoi je l'approuve.

Si l'on dit avec raison que : « ventre affamé n'a point d'oreilles » on est non moins fondé à dire que « ventre affamé n'a d'yeux pour rien ». Dans cet ordre d'idées, constatons, en passant, que les hôtels de l'Andalousie ne le cèdent en rien à ceux de Madrid.

Chacune de nos chambres était précédée d'un salon éclairé par une lampe-suspension, allumée avant la rentrée de l'occupant. La table-d'hôte, abondamment servie, nous a laissé le souvenir de fritures d'anchois frais, de beignets de poisson, de perdreaux rôtis, d'asperges et de petits pois (en avril!), d'omelettes aux pointes d'asperges, etc., arrosés d'un malaga sec en carafes, nuance topaze, à côté desquelles la bouteille de Val de Peñas s'inclinait, confuse, malgré ses qualités personnelles incontestables. Il n'est pas inutile d'ajouter, pour compléter la valeur pratique de ce renseignement vulgaire, que nous étions ainsi traités, avec trois repas quotidiens, vin compris, pour 7 fr. 50 par jour.

Cessons donc de médire, à ce sujet, des hôtels espagnols, en souhaitant d'en trouver en tous pays de semblables.

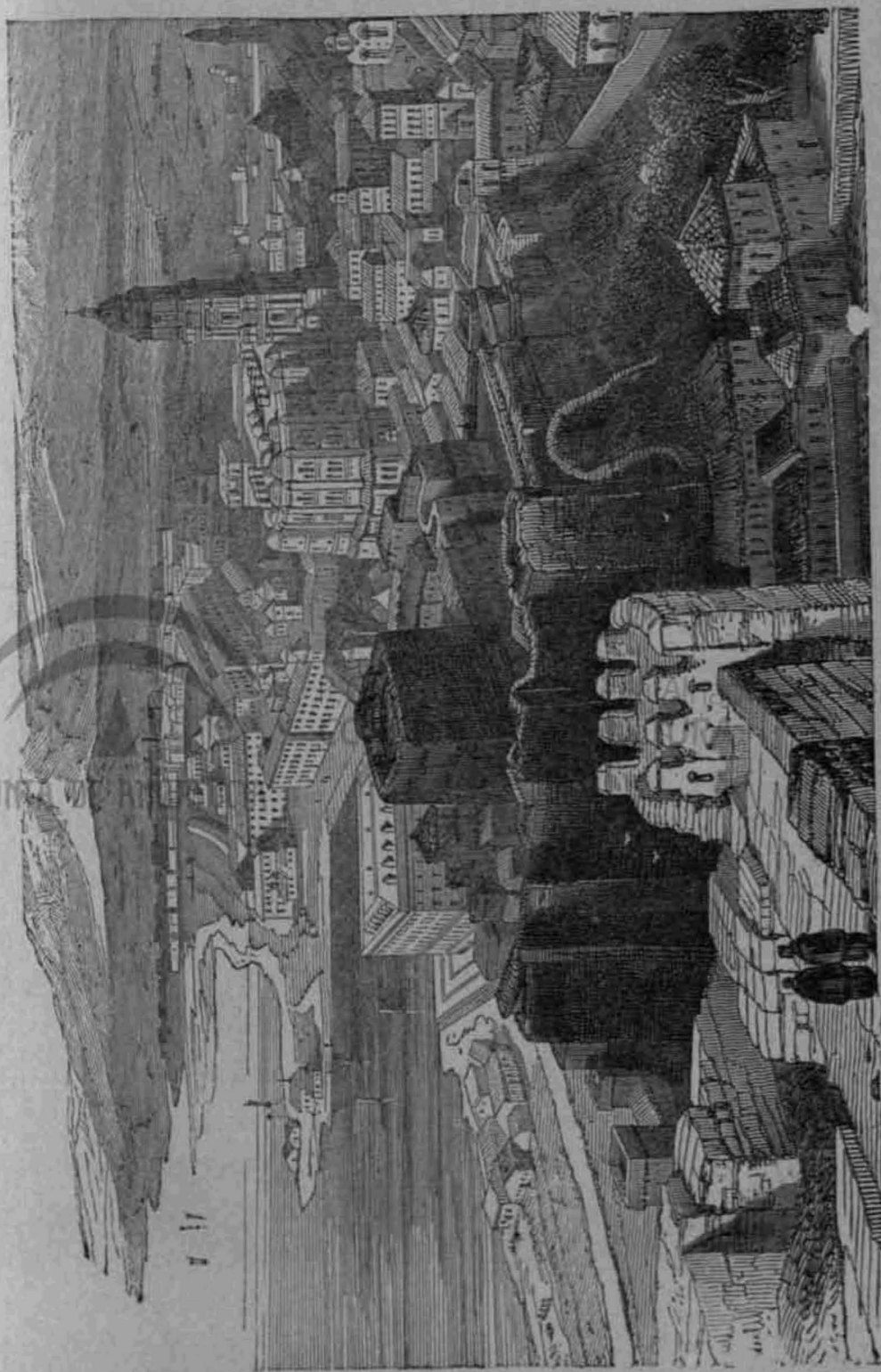
Avant de quitter Malaga, disons que son port ressemble à beaucoup d'autres, avec cette différence, pour nous, qu'à peu de distance au delà de l'horizon, notre pensée, traversant la nappe d'azur de la Méditerranée, entrevoyait la terre d'Afrique.

Un navire allait y partir... L'occasion nous tentait ; mais nous ne pûmes céder à la tentation, ayant pour objectif du lendemain : *La Foire de Séville.*



JUNTA DE ANDALUCIA

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



MALAGA

DE MALAGA A SÉVILLE

CONVERSATION. — ARRIVÉE A SÉVILLE.

Avant de quitter Malaga, comme bien avant d'y arriver, nous nous étions préoccupés de la question d'un abri à Séville. Nous tenions, coûte que coûte, à y voir sa célèbre foire. Nous étions menacés, selon les pessimistes, de coucher à la belle étoile. Selon les optimistes, un fauteuil pour lit ne faisait pas question ; si nous retenions des chambres à l'avance, nous les trouverions occupées à notre arrivée, même en les payant, d'avance, à un prix insensé. Ces derniers devaient être dans le vrai !

— Croyez-moi, nous avait dit notre maître d'hôtel, ne retenez rien ; malgré cela, vous ne coucherez pas dehors. Vous vous adresserez, de ma part, hôtel *Bétis*. Si tout y est plein, ce qui est probable là comme ailleurs, on vous logera en ville. Vous débattrez ainsi plus librement vos conditions.

Résolus à suivre ce conseil pratique, nous quittons Malaga le matin par le premier train.

Du long ruban de rails, de 236 kilomètres, qui se déroule entre Malaga et Séville, nous avons déjà parcouru la partie qui est commune, jusqu'à Bobadilla, au chemin de Grenade. C'est avec bonheur que nous retrouvâmes, au début de la journée, avec des effets de lumière nouveaux et en sens inverse, les scènes de nature féeriques qui nous avaient si profondément impressionnés déjà. Au premier arrêt, je courus, à quelques pas, couper une feuille de cactus *Opuntia* dont j'avais promis, à titre d'échantillon, une raquette d'honneur à mes co-voyageurs. Cette raquette qui était aussi large que la portière, portait des bouquets d'épines de cinq centimètres de longueur. Quant à une lame des aloës voisins, elle n'aurait tenu que tout juste, en hauteur, dans la salle d'attente, et il eût fallu être deux pour la trancher et la transporter.

A la station d'embranchement de Bobadilla, trente minutes d'arrêt, de rigueur, ont vu s'envoler, à tire-d'ailes, une de mes illusions à l'endroit de la patrie de Cervantès. Il m'a suffi, pour cela, de feuilleter un almanach exposé à la bibliothèque de la gare et dans lequel des vignettes pornographiques accompagnent un texte dont il est facile de deviner le sens, sans connaître l'espagnol. Dans la royale et catholique Espagne une pareille licence, qui n'a rien à envier à celle dont nous « jouissons » en France,

est bien de nature à provoquer l'étonnement. Je n'ai pas été moins surpris lorsque, à côté d'annonces de brochures comme celles-ci : « Les Curés en caleçon ». « Il n'y a plus de Vierges », j'ai lu le nom d'Alexandre Dumas accolé à celui de Léo Taxil. Je ne sache pas qu'aucun de nos grands écrivains de ce nom, le père ou le fils, ait pu jamais, dans un écrit quelconque, justifier l'inscription de son nom sur un catalogue anticlérical et pornographique.

Désireux de connaître l'Espagne sous divers aspects, ne fût-ce que pour la faire connaître un peu de même, j'ai exposé ma surprise, à ce sujet, à un Espagnol avec lequel je venais de lier connaissance en wagon...

— Malgré vos divisions politiques, lui dis-je en lui signalant l'almanach, je croyais votre nation résolument monarchique et non moins respectueuse, à ce titre, de l'Autel que du Trône.

— Quitte à vous surprendre par ce que je vais vous dire, me répondit-il, l'Espagne est monarchique, oui ; mais les Espagnols ne le sont pas, bien qu'ils soient moins encore républicains. Nous sommes, il faut l'avouer, la négation de toutes choses, à l'exception, toutefois, du patriotisme !

— De cela, personne ne doute. Vous avez fait l'admiration du monde à propos de vos îles Carolines. L'Allemagne a reculé devant votre explosion patriotique.

— C'est vrai, mais ce n'est pas suffisant. J'ai

remarqué que, comme tous les étrangers qui visitent notre pays, vous l'admirez passionnément. Cela se comprend. Vous n'en visitez que les grandes villes et ne pouvez ainsi que connaître très imparfaitement l'Espagne. La Catalogne, par exemple, est une exception dans la Péninsule, dont le nord, seul, travaille, tandis qu'ailleurs on se laisse vivre, misérablement, avec le fatalisme du musulman, dont nous tenons quelque peu sous divers rapports...

— Vous ne pouvez, non plus, tout avoir en partage, interrompit C.... Qui ne connaît la légende de votre saint Ferdinand sollicitant saint Jacques de Compostelle à la porte du Paradis ?

— Je demande pour l'Espagne un beau climat ?

— Accordé.

— Une fertilité sans rivale ?

— Accordé.

— La beauté aux femmes ; l'intelligence et le courage aux hommes ?

— Accordé, accordé.

— Un bon gouvernement ?

— Ah ! pour ça non ! fit le saint. L'Espagne serait trop petite pour tous ceux qui voudraient y vivre !

— Bah ! elle est trop grande pour ses habitants, reprit notre Espagnol, et la sincérité m'oblige à faire des réserves quant au climat et à la fertilité. Nos étés sont trop chauds, nos hivers sont malsains. Quant aux produits du sol, à part quelques provinces qui ne sont que des oasis dans un désert, les

autres ne produisent presque rien, soit par l'infertilité de la terre, soit, surtout, au défaut d'une culture intelligente. — Votre belle France est bien mieux partagée que nous, sous ce rapport. Si vous visitiez les bourgades et les villages, ce n'est pas seulement de la pauvreté que vous y constateriez, mais une profonde misère.

Nous avons exilé dans nos colonies du Nouveau-Monde, tout ce que nous avons de force expansive, agricole et industrielle. Il ne nous en reste rien ! Nous n'avons même ni routes, ni canaux. En Andalousie, où il suffit de gratter la terre pour qu'elle produise, on ne fait pas davantage. Notre agriculture est en retard de deux siècles, et si le phylloxera, en détruisant vos vignobles, n'avait pas, depuis quelques années, donné une impulsion forcée à l'exportation de nos vins, notre ruine serait complète.

Nos gouvernants, que leur esprit exclusivement castillan et routinier a toujours aveuglés, ont commis la faute grave de ne pas saisir cet instant de prospérité relative, pour favoriser la fabrication chez nous de tout ce que nous achetons à l'étranger, c'est-à-dire à peu près tout ce que nous consommons.

— Il est exact, fis-je, que vous ne fabriquez pas grand chose. Tous vos moteurs, vos bateaux, vos métiers, vos objets de luxe et de fantaisie, même vos vêtements confectionnés, vous viennent de l'étranger. Mais vous avez encore Tolède pour les fines

lames et Santa Cruz, m'a-t-on dit, pour les jarretières. Comme je fais plus usage de jarretières que de poignards, il me faudra me contenter de ce dernier échantillon de l'industrie espagnole pour en rapporter un souvenir.

— Je fais grâce à votre raillerie, me répliqua notre interlocuteur, en faveur de sa modération, car vous pourriez ajouter que nous avons le tort de vouloir imiter Paris en copiant, à Madrid, l'absorption des provinces par la capitale, sans la compensation des progrès dans les sciences, dans les arts, et surtout dans l'administration, dont Paris est le centre rayonnant.

Notre conversation fut alors interrompue par l'arrivée en gare du train que nous devions prendre.

— Pardonnez-moi mon pessimisme, peut-être exagéré, nous dit notre Espagnol en nous quittant. Je ne voudrais pas que vous prissiez en mauvaise part mon aveu de notre décadence. Je suis de ceux qui pensent qu'il est patriotique de ne pas se faire d'illusion sur des maux auxquels on désire voir porter remède !

— Il a raison, me dit C..., en montant en wagon. Si l'Espagne, affranchie de ses divisions politiques, de son faux parlementarisme et de son népotisme, savait, sous une impulsion vigoureuse et géniale, extraire de son sol et de ses mines les nombreuses richesses qu'ils peuvent produire, elle deviendrait, avec une population doublée, l'une des nations du continent les plus prospères, les plus puissantes.

— Ce serait tant mieux pour elle, mais bien, aussi, tant pis pour nous.

*
*
*

La nature africaine de la région s'amointrit à la station de *Pedrera*, où les nopals cessent de tenir compagnie aux aloës. En revanche, des champs de céréales et de fèves, des haies de rosiers, couvertes de fleurs, témoignent encore d'une grande fertilité du sol.

On ne perdra pas son temps en s'arrêtant à *Osuna*, — dont le vieux palais, berceau de l'ancienne famille de ce nom, attire autant le regard que sa vieille église gothique — le jour où un intervalle entre deux trains ne sera plus, comme actuellement, de vingt-quatre heures. Que de points éminemment intéressants auxquels il faut renoncer aujourd'hui, même sur son passage, à cause de la rareté des trains!

Vue très pittoresque, à mi-hauteur de la colline, sur *Marchena*, entourée de belles murailles. C'est d'ici que part un tronçon de ligne nouveau qui relie directement Cordoue, en passant par *Ecija* que nous n'aurions pas manqué de visiter si nous en avions eu le loisir. Cette ville, surnommée *la Sarten*, « la poêle à frire, » à cause de la chaleur de 45 degrés qui y règne en été, passe pour une des plus intéres-

santes de l'Espagne par l'originalité et le pittoresque de sa physionomie.

Nous avons admis sans peine que nous traversons la région la plus chaude de la Péninsule, en goûtant, à *Arakal*, au milieu d'avril, la température dont nous jouissons en France dans les plus beaux jours de juin. Aussi, les aloës en profitent-ils pour atteindre, sinon dépasser en hauteur, les maisons de ce village.

Nouveau changement de train à *Utrera*, avec vingt minutes d'arrêt, insuffisantes pour aller voir, dans son église, l'un des deniers qui furent payés à Judas pour vendre le Christ, mais suffisantes pour constater à son buffet le bien fondé de la renommée de ses *mostachones*. On nomme ainsi d'excellents petits gâteaux que l'on paie un réal, plus le temps de faire queue, absolument comme si on les donnait pour rien.

Après *Utrera*, la voie longe ou traverse des champs d'oliviers, un bois de pins parasols, des parcs d'orangers, puis des jardins que des palmiers géants empanachent. Sur les collines voisines, de charmantes habitations, de plus en plus nombreuses, annoncent la proximité de la capitale de l'Andalousie.

Pendant les quelques instants qui vont s'écouler jusqu'à notre arrivée à Séville, j'ouvre ici une parenthèse pour introduire dans mon récit quelques généralités.

L'Espagne est, à une différence insignifiante

près, d'une superficie égale à celle de la France, sans que sa population atteigne la moitié de la nôtre; elle compte, cependant, quatre villes de province de plus de cent mille habitants, y compris Séville qui en renferme 138,000. Comme la France, et plus que la France, peut-être, elle offre une grande variété d'aspects, de types et de mœurs. La capitale de la manufacturière Catalogne, Barcelone, ne ressemble en rien à Bilbao, qui est essentiellement commerçante en même temps que minière.

Autant de diversité entre l'est et l'ouest que, chez nous, entre la Franche-Comté et la Bretagne. Le caractère des habitants de Pampelune, quoique ceux-ci soient plus méridionaux que nos Toulousains, diffère autant de celui des habitants de Séville que le caractère d'un Flamand peut différer de celui d'un Gascon. Ce rapprochement est tellement vrai, que ce que nous nommons une gasconnade a son équivalent, au sud de l'Espagne, sous le nom d'*Andalouzade*.

Il ne faudrait pas tenter de nombreuses comparaisons entre les deux pays qui, malgré leur commune origine latine, se ressemblent si peu sous tous les rapports! Sans avoir pu étudier suffisamment l'Espagne pour la juger ainsi que pourrait le faire l'un de ses habitants, j'en ai rapporté une observation que je crois exacte, bien que ses deux termes paraissent se contredire: La vie semble se passer *au dehors*, au point que des artisans travaillent hors de

leur maison, dans la rue. Les rues de la grande ville sont plus animées que ne paraît le comporter sa population et, cependant, malgré une propension aussi accusée pour une vie extérieure, la maison d'habitation ne regarde *qu'en dedans*. Pas de moyen terme, c'est-à-dire de milieu, comme en France. Les appartements donnent sur le *Patio*, cour intérieure, auxquels ils empruntent la gaieté, l'air et la lumière. Le balcon sur la rue, que l'on pourrait m'opposer, ne détruit pas ma remarque; il la corrobore, au contraire, car lorsque la maison possède un balcon, ou plutôt le *Mirador*, qui n'est qu'un balcon vitré, l'usage de ce dernier n'est qu'une manifestation de la vie en dehors. Si l'on voit, on veut être vu.

En France, c'est absolument le contraire. On ne se condamne point, une fois chez soi, à s'y cloîtrer et à ne regarder qu'en dedans. On y jouit d'un jardin, quitte à y être vu de ses voisins. On y a, sur la rue, de larges fenêtres, jamais grillées, au travers desquelles voir aller et venir les passants est une jouissance pour quelques-uns, une distraction pour tous. Il est vrai de dire que s'il en était ainsi en Espagne, où les rues sont presque partout fort étroites, le fameux mur de la vie privée, de M. de Guilloutet, ne serait qu'une muraille de verre.

Je ferme cette parenthèse en entendant retentir, avec un vif sentiment de joie, à l'arrêt du train, le nom: *Sevilla*, qui va combler un de mes rêves: voir Séville!

XI

SÉVILLE

A LA RECHERCHE D'UN GITE. — LA FOIRE DE SÉVILLE. — LA
CATHÉDRALE.

Séville est un de ces noms magiques que l'imagination s'est plu à entourer d'un nimbe d'or, un nom que les poètes et les musiciens ont, à l'envi, chanté, que les historiens eux-mêmes ont rendu célèbre.

Quien no ha vista Sevilla
No ha vista maravilla.

Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille !
Il serait plus exact de trahir le mot-à-mot pour dire : ignore une merveille.

Grenade, nous l'avons dit, revendique un proverbe équivalent, qu'avec autant de titres l'on pourrait appliquer à Tolède. Peu importe. Il nous suffisait, en fait de merveilles, que Séville fût du nombre.

Au sortir de la gare, notre première impression

fut celle d'un tableau nouveau, de la plus vive animation, de l'originalité la plus séduisante. Nous arrivions à quatre heures, alors que le marché aux bœufs, aux mules, aux ânes, sur la place même de la station, battait son plein.

Ce fut une occasion, unique pour nous, de voir, pris sur nature, des habitants de diverses provinces, attirés par le renom et l'importance de la foire de Séville, notamment des campagnes, dans lesquelles le costume national a, jusqu'ici, résisté à l'envahissement déplorable des modes modernes.

Du côté masculin, les chapeaux de velours, ronds à larges bords, plats ou coniques à bords retroussés, couvraient des têtes entourées d'un mouchoir de couleur. La veste, en bandes de drap de diverses nuances, portée dans la campagne de Cordoue comme dans celle de Séville, laissait à découvert la large ceinture de flanelle rouge ou bleue. Un pantalon collant, boutonné le long de la cuisse, et des guêtres ouvertes d'un côté, laissant voir les jambes, complétaient ce costume en sus duquel beaucoup portaient, jetée sur l'épaule gauche, la couverture rayée ou brodée sans laquelle un paysan espagnol ne voyage, pas plus qu'un Suisse ne s'absente sans son parapluie. Ceux que les affaires ne retenaient pas debout, étaient allongés, comme des figurants d'opéra-comique, à l'ombre des chariots, sur des sacs de paille hachée, ou tout simplement sur leur couverture.

Du côté féminin, la diversité plus grande des couleurs compensait l'infériorité du nombre. Les coquettes, les plus jeunes, avaient la tête nue, fleurie. La figure des autres était encapuchonnée sous un foulard ou un madras. Quelque pauvre que soit la paysanne espagnole, elle conserve précieusement en réserve les vêtements, châle à longues franges, jupon court, tablier de soie, sous lesquels, une fois par hasard, elle pourra, à la ville, faire quelque peu figure. J'en ai même vu s'y rendant pieds nus, sur la route, portant leurs chaussures à la main, afin de ne les mettre qu'à l'entrée du faubourg et de ne les user qu'en public.

Au milieu de tout ce monde mouvant, affairé, gesticulant et criant, les mules demi-rasées et les ânes, parés de leurs harnais et de leurs pompons multicolores, couraient sous la conduite de leurs propriétaires, sous les regards des amateurs et aussi sous ce ciel de saphir, sans lequel il n'y aurait pas de tableau complet bien espagnol.

Cette distraction n'avait pu nous faire oublier la préoccupation de chercher un gîte. Comme nous arrivions à l'hôtel *Bétis*, des Anglais y descendaient de voiture.

— *Master Bétise*, demanda l'un des insulaires.

— Bétise, pour sûr, murmura, en l'entendant, M. C., vexé, comme moi, d'arriver peut-être cinq minutes trop tard. Encore un qui prend le Pirée pour un homme.

— Détournez son attention, lui dis-je, en lui apprenant que *Bétis* n'est pas le nom du propriétaire, que je cours attraper au passage, mais bien le nom primitif du fleuve qui valut à l'Andalousie sa dénomination première de Bétique.

C'est en vain que je parvins près du maître d'hôtel bon premier.

Pas un lit chez lui de disponible !

— A raison de 10 fr. par jour, nous dit-il, vous prendriez vos repas ici et je vous logerais en ville dans des chambres où l'interprète, si vous acceptez, va vous conduire.

A défaut d'un hôtel, nous aurions pu rechercher une *casa de Huespedes* qu'on ne nomme pas *maisons meublées*, peut-être parce qu'en général elles le sont fort peu. Toutefois, on y trouve, à des prix inférieurs à ceux des hôtels, un logement convenable et une table bourgeoise. Cela n'est pratique qu'avec des *si* et des *mais*: *si* l'on ne redoute pas une cuisine foncièrement nationale ; *mais* à la condition de parler l'Espagnol, etc.

Laissant nos bagages à l'hôtel, nous suivîmes donc notre interprète, derrière les pas duquel nous dûmes, dans une ruelle voisine de la place de... la *Constitucion*, naturellement, grimper trois étages, pour échouer dans deux chambres rustiques, tapissées au lait de chaux et meublées à l'avenant. Puisque l'on nous envoyait là, c'est que l'on n'avait pas mieux à nous offrir. D'ailleurs, ne

devions-nous pas, dans Séville en fête, nous considérer, ainsi que des marins au milieu d'une tourmente, heureux de trouver un abri dans un port de salut, le premier port venu ? N'étions-nous pas déjà délivrés, par le mot du maître d'hôtel, de la perspective (selon certain publiciste) de ne vivre à Séville, en ces jours, que d'œufs et d'oranges, ce qui, je l'avoue, m'eût, non seulement avec l'Espagne, mais avec les œufs, brouillé ?

D'accord avec nos voyageuses, il fut convenu, par l'intermédiaire de l'interprète, que nos bagages seraient apportés et que nos lits seraient prêts pour le soir.

Sur ces entrefaites, le sexe, bien à tort prétendu fort, revenait de son pèlerinage habituel à la poste, lorsqu'il fut accosté par sa moitié, non moins à tort qualifiée sexe faible, à preuve que cette dernière notifia au premier sa ferme résolution de ne pas regrimper dans le port de salut (1).

L'on y aurait trop peur, mal fermés, à côté de gens douteux, coutumiers, qui sait, de la *Navaja* ? Et, en admettant (on voulait bien l'admettre) qu'on n'y fût pas assassinés, y trouverait-on les commodités qu'offre un hôtel, etc. ? Bref, ce qui coupait

(1) On nomme *port*, en Espagne, les maisons de refuge établies sur le haut des montagnes entre deux versants et, par extension, la partie supérieure d'un col que traverse un chemin.

court à tout, on venait de découvrir — à prix très doux — un hôtel qui... un hôtel que...

— Ce prix très doux ?

— Soixante francs par jour pour nous quatre. Vingt de plus, seulement, que dans cet affreux coupe-gorge d'où il faudrait, le matin, aller déjeuner là-bas, où l'on devrait revenir mourir de peur après dîner, sinon d'une chute dans son horrible escalier ; et patati et patata...

Tout en estimant que la réflexion était un peu tardive, nous n'eûmes, à l'instar de saint Jacques de Compostelle, qu'un mot de réponse, aussi grand... qu'il était court : Accordé !

— A propos ; le nom de l'hôtel, pour vous y retrouver ?

— *De Europa, à côté, calle delle sierpes.*

— Bon ! l'hôtel où fut écorché le sextuor Alexandre Dumas en 1846.

— C'est possible ; mais Dumas ne convenait pas, comme nous, de prix à l'avance.

— Très juste. Prenez donc possession des précieuses chambres pendant que je vais informer Master *Bêtise* de notre décision et vous envoyer nos bagages.

Trop tard ! Nos colis étaient partis pour « le port de Salut » métamorphosé en écueil, où m'attendait une tempête, lorsque, pour les y reprendre, je m'y présentai avec un domestique de l'hôtel.

On nous tenait ; on ne voulait pas nous lâcher.

Une discussion acharnée dans laquelle chacun, sans être compris, s'exprimait en sa langue, resta sans solution, malgré mon offre d'une indemnité raisonnable pour un préjudice illusoire. Jedus me replier vers mes compagnons et le maître d'hôtel, avec lequel, seul, après tout, nous avons affaire. Un instant après, son interprète recevait ses instructions, appuyées par nous d'un stimulant de zèle sonnante.

Confiants en son succès, nous pûmes enfin participer à l'excellent dîner de *l'Europa*, au cours duquel nous apprîmes le retour triomphal de nos bagages. Il avait fallu aller chez le commissaire, — du moins on l'affirmait, — lequel avait taxé à dix francs d'indemnité notre changement de front.

Désormais libres de ce souci, nous nous dirigeâmes vers la foire de Séville.

*
**

Nous allions donc la voir au naturel, cette foire célèbre, dont le pastiche, qui faisait courir alors tout Paris, était, si l'on en croyait les réclames, plus réussi que l'original.

Nous faillîmes n'y pas arriver. Un accident qui, selon le cliché connu, « aurait pu avoir les plus graves conséquences », arriva au tramway qui nous portait. Un essieu se rompit, mais en y mettant assez de réserve pour que la voiture ne versât qu'à moitié. Comme elle était comble et que nous étions

du bon côté, — le côté supérieur — ce furent les caballeros et les señoras du côté inférieur qui eurent à se plaindre de notre poids, ce qu'ils firent avec des cris de frayeur qui, quoique espagnols, ressemblaient à s'y méprendre à ceux qu'à leur place nous aurions pu pousser nous-mêmes. Lorsque, tant bien que mal, plutôt mal que bien, on fut sorti de la boîte, on constata des toilettes un peu chiffonnées, des mantilles en désarroi, des fleurs naturelles à remplacer sur des têtes décoiffées, mais rien d'autrement sérieux. Nous pûmes donc, sans remords, gagner à pied, cent pas plus loin, l'avenue de la foire.

Ce fut un éblouissement !

Cette avenue, couverte d'une voûte de globes de gaz en arceaux, s'étendait à perte de vue. A droite, des jardins publics, avec cafés-concerts, brillamment illuminés. A gauche, sous les portes cochères, des boutiques de tous genres. Au milieu, un torrent humain d'une foule cosmopolite où les femmes, presque toutes en élégantes toilettes claires et même blanches, appartenaient à tous les mondes. Toutes les têtes, nues ou ombragées de la mantille en dentelle noire ou blanche, caquetaient, riaient, gazouillaient, croquaient des bonbons. Cette féminine occupation n'empêchait pas ces ravissantes créatures de décocher, comme des flèches enflammées, des œillades incendiaires aux caballeros qui les croisaient, la *capa* jetée sur l'épaule, et qui les leur retournaient avec usure.

A son embouchure, ce fleuve vivant nous déversa dans l'océan du champ de foire... une immensité !

Ainsi que des phalènes égarées parmi des papillons, nous prîmes instinctivement notre vol vers le côté le plus en lumière. Toute une rangée de boutiques représentait ce qui se trouve dans toutes les foires, mais avec cette différence, ici, que le nombre en était incommensurable, que les marchands sollicitaient bruyamment la pratique, croisant leurs appels avec ceux des étalages en plein vent qui leur faisaient face. Ceux-ci, beaucoup plus étranges, ne ressemblaient à rien de ce que nous connaissions. Ils se composaient de buvettes, avec carafes de couleurs variées, rappelant, comme effet, les aveuglants bocaux de nos pharmaciens, intercalées parmi les denrées les plus hétéroclites, et quelquefois les plus saugrenues. C'est ainsi qu'entre les marchands de confiseries arabes, en costume national, en nombre incalculable, s'élevaient des tas de graines inconnues, de crabes et de poissons séchés, de coquillages, de pattes d'écrevisses, de fruits d'Afrique et du pays, en monceaux insensés, en montagnes invraisemblables, donnant à cet amalgame pantagruélique un cachet étrange et grandiose.

Excédés de sollicitations criardes, nous dûmes, bon gré mal gré, emplir nos poches. Pour vingt centimes les miennes débordèrent, de fruits grillés qui ne voyagent que deux par deux, comme des gendarmes, ou, plus exactement, comme des boulets

ramés. Si j'avais demandé pour un franc de certaines marchandises, il m'eût fallu une brouette ou un porteur.

Adossé au poteau d'une lanterne pour prendre des notes, je ne pouvais écrire une ligne sans avoir sous le nez un tronçon de canne à sucre, un crabe ou un poisson fumé, accompagné du cri que chacun poussait avec l'espoir de dominer celui du voisin.

Fuyant cet ahurissement, qui eût pu se prolonger sur une étendue de plusieurs kilomètres, nous nous rabattîmes sur d'autres parties du champ de foire.

Je laisse de côté les jeux en plein vent et les saltimbanques, qui ne différaient des nôtres que par une musique moins détestable, pour dire quelques mots sur le sujet qui fut le *clou* à Paris de la pantomime à spectacle : *La Foire à Séville*. Quelques explications préliminaires sur ce que nous avons vu feront comprendre ce qui n'a pu rester que lettre morte pour la majorité des spectateurs de la parodie, à Paris, de la véritable foire de Séville.

Dans un grand nombre de familles, il est d'usage de faire élever sur l'emplacement de la foire, et pour les quelques jours qu'elle dure, une loge en toile dans laquelle on reçoit ses invités comme dans son salon. Les dames apportent leurs castagnettes, les guitaristes et mandolinistes leurs instruments. On s'y donne même quelquefois le luxe d'un piano. Cela, déjà, n'est pas ordinaire; mais, ce qui est absolument extraordinaire et qui appartient bien à cette

vie *en dehors* dont j'ai parlé, c'est que, lorsque la société est réunie, on ouvre toutes grandes les portes de la loge dont l'entrée se trouve défendue, par une barrière, contre un rapprochement trop gênant du public. Les curieux auxquels cela plaît se portent, comme nous l'avons fait, contre cette barrière et regardent.

Ce qui a un très grand attrait pour un étranger en a moins pour les gens du pays, habitués à cette coutume. Quoiqu'il en soit, le nombre de ces derniers ne faisait pas défaut. On nous laissa, sans opposition, passer au premier rang, où nous ne perdîmes pas un détail de ces mœurs singulières.

Au milieu d'un cercle de toilettes riches et distinguées, nous vîmes un cavalier inviter tour à tour plusieurs jeunes filles, les conduisant au centre de la pièce, danser, soit seules, soit avec lui, et presque toujours la même danse, *la Seguedilla*. Cette danse, qui consiste en mouvements onduleux et giratoires du corps et des bras, était très modeste sous les pas de la señorita en robe longue et montante qui l'exécutait; mais l'on devinait ce qu'elle pouvait devenir, livrée à l'interprétation d'une bayadère, d'une bacchante ou même d'une simple danseuse de profession.

Lorsque le cavalier complétait le duo chorégraphique, il répondait à sa danseuse dans le même style de grâce et de fadeur. Une variété de *seguedilla* avec piétinements, et une valse lente, tran-

quille, rompaient, seules, la monotonie du spectacle dont les acteurs étaient censés être excités par de petits cris : *Oré! Oré!* proférés timidement, sans conviction, par une assistance trop distinguée pour sortir d'une froide réserve. Il eût été évidemment de mauvais goût, en public, de paraître s'amuser, en criant avec animation ou en faisant cliqueter trop bruyamment les castagnettes qui accompagnaient les accords du piano ou le ronron des guitares.

Partout les rideaux de clôture des loges en toile étaient relevés, laissant un libre accès aux regards sur ces divertissements que cette singulière publicité paraissait rendre très peu divertissants.

Non loin de là, sous une tente immense, avait lieu un grand bal dérobé à la vue des curieux. Par un raffinement du meilleur goût, l'orchestre (une excellente musique militaire) était placé dans une tente voisine. En même temps, que l'on était ainsi complètement chez soi, l'on n'entendait les flonflons des cuivres que tamisés par les cloisons de toile, évitant le vacarme musical dans le voisinage duquel toute conversation est impossible. La beauté et son cortège de diamants, de fleurs et de toilettes élégantes régnaient souverainement sur la cravate blanche, l'habit noir et l'uniforme dans ce bal du grand monde donné sur un champ de foire.



Le lendemain, nous débutâmes dans notre exploration de Séville, par sa grande attraction : la Cathédrale.

Celle-ci est complètement isolée. Elle est précédée, au côté nord, comme la mosquée de Cordoue, par une cour plantée d'orangers (*patio de los Naranjos*) dont les fleurs, récemment tombées, étaient vendues par des pauvres assis sur les dalles. Comme à Cordoue aussi, une tour, qui tient lieu de clocher, accompagne le monument dont la muraille mauresque, couronnée de créneaux, rappelle également l'enceinte de la célèbre mosquée. Cette réminiscence du style arabe n'est pas surprenante, puisque cette tour, la *Giralda*, dont je parlerai plus loin, dépendait de l'ancienne mosquée que la cathédrale a remplacée. On voit encore au milieu du *patio* la vasque dans laquelle les arabes faisaient leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée, et, près du mur, une chaire de marbre où, en plein air, a prêché saint Vincent Ferrier.

Pour nous, Français, qui possédons les plus beaux spécimens de l'architecture ogivale qui soient au monde, mais aussi dont les murs d'église ont pu servir de comparaison, comme nudité, à Alfred de Musset, la célébrité d'une cathédrale nous fait sup-

poser, avant tout, la richesse externe d'une architecture grandiose, avec l'unité du style pour corollaire. Aussi, la première impression que nous produisit la basilique de Séville, à l'extérieur, fut-elle empreinte d'une certaine déception !

Son portail principal, d'une structure originale, est accompagné de deux tours appartenant au gothique Espagnol.

Ailleurs, l'architecture germanique, la Gréco-Romaine, la *Plateresque* (du mot *Plateria*, orfèvrerie) ont laissé, chacune, son empreinte sur ses portails, ses clochetons, ses tourelles, sa coupole. Hâtons-nous d'ajouter qu'à peine eûmes-nous pénétré à l'intérieur, par l'une de ses neuf portes, que nos exclamations, par une réaction naturelle, une sorte de choc en retour, furent en raison inverse de notre impression première.

Nous fûmes tout d'abord stupéfiés par des dimensions colossales auxquelles M. C... et moi nous ne trouvions, dans nos souvenirs, rien à comparer. Un cliché, qui a dû prendre naissance en Italie, a plus facilement cours que certaines monnaies de même provenance : « Saint-Pierre de Rome, ont écrit divers auteurs, — probablement en se copiant les uns les autres, — est la plus grande église du monde. » Ainsi se sont exprimés M. Grégoire (*Géographie générale*), Bœdeker, Joanne, l'abbé Bourassé et tant d'autres. Francis Wey, dans son magnifique livre sur Rome, ne s'est pas même contenté de dire

que « Saint-Pierre est l'édifice religieux le plus grand qui existe » ; il a prétendu que c'est « le plus long vaisseau qui existe », ce en quoi il a fait erreur. Saint-Pierre mesure 192 mètres et la cathédrale de Séville 198, d'après Germond de Lavigne, corroboré par l'abbé J. Corblet (1). L'abbé Léon Godard a même diminué bien davantage cette dernière, en la mettant en troisième ligne, après Saint-Pierre et Milan, erreur qui n'est pas sans importance, puisque Séville mesure 198 m. sur 79 et Milan seulement 150 m. 50 sur 57. Les dimensions de la métropole andalouse, je ne sais pourquoi, ne figurent pas sur le pavé de Saint-Pierre où ont été gravées celles d'édifices beaucoup moins longs, lesquelles représenteraient, d'après M. Francis Wey, les longueurs des plus grandes cathédrales connues.

Pour donner une idée tangible de l'immensité de la basilique de Séville, je ne reproduirai pas, après Théophile Gautier, l'image, de grande taille, par laquelle il fait promener Notre-Dame de Paris, la tête haute, dans Notre-Dame de Séville. Cette promenade nécessiterait, préalablement, l'ablation de la tête et même du cou de ses tours. Il me suffira, comme image réelle et en même temps démonstrative, de dire que deux cathédrales de Cologne, abstraction faite de leurs tours, pourraient, à quelques mètres près, être juxtaposées dans celle de Séville et

(1) *Une semaine à Séville.*

qu'il resterait encore, à leur extrémité, un espace suffisant pour y loger à l'aise deux églises de dimensions moyennes.

Je mets hors concours la mosquée de Cordoue, par ce motif que si ses 19,873 mètres carrés la placent au premier rang, *comme superficie*, son manque de hauteur ne permet pas de la dénommer « le plus vaste édifice religieux du monde ».

En établissant, par ordre de dimensions, un tableau des plus grandes églises connues, (1) j'ai constaté que les chiffres cités par divers auteurs ne sont pas toujours les mêmes. On comprend donc avec quelle réserve il faut se prononcer en pareille matière, alors qu'en cherchant, à ce propos, un terrain solide pour s'y appuyer, on sent, de divers côtés; le sol se dérober sous ses pas. Que dire, par exemple de l'auteur des *Lettres FAMILIÈRES sur l'Italie*, lequel attribue à Saint-Pierre de Rome 66,642 mètres carrés de surface, ce qui représenterait quelque chose de fabuleux comme 333 mètres de long sur 200 mètres de large.

N'est-ce pas pousser un peu loin la *familiarité*? Des cotes données par l'abbé Bourassé (2), 132 mètres sur 96, aucune n'approche même de la réalité.

Le quadrilatère de Notre-Dame de Séville, d'après

(1) Voir ce tableau à la fin du volume.

(2) *Les plus belles Eglises du monde.*

les autorités que j'ai citées, représente 15,642 mètres carrés et la superficie de Saint-Pierre 15,160. Je crois donc pouvoir en conclure que le plus vaste édifice religieux du monde c'est, en réalité, non pas Saint-Pierre de Rome, mais bien la cathédrale de Séville.

J'emploie avec intention ces mots : en réalité, parce qu'il est indéniable que l'impression de vastité est bien plus grande à Rome. Cela s'explique sans peine par une perspective, exempte d'un chœur, entièrement dégagée au-dessus de *la Confession*, tandis qu'à Séville, outre le *Coro* qui remplit la plus grande partie de la nef centrale, le rétable du sanctuaire obstrue complètement la vue sur l'arrière plan de l'édifice. Ce rétable de quarante-quatre panneaux de mélèze, le plus grand que l'on connaisse, est à lui seul un prodige artistique. Cette décoration du maître-autel, que je n'ai vue qu'en Espagne, ne nous plaît guère, même lorsque, comme ici, elle a exigé soixante-huit années de travail. Le regard, fatigué, se perd dans une superposition compacte de scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, de statues, que l'on ne peut voir que de trop loin. L'effet produit me paraît être celui que l'on obtiendrait en peinture, en rassemblant une multitude de tableaux serrés les uns contre les autres, sans les isoler par un cadre.

De même qu'à Grenade et à Malaga, deux buffets d'orgues somptueux s'élèvent de chaque côté du

chœur, braquant, de même aussi, en batterie, leurs 5,300 tuyaux en rangée horizontale, comme des couleuvrines (1).

Pourquoi deux grandes orgues, comme aussi pourquoi deux chaires dans le transept, une de chaque côté du sanctuaire?

Le hasard nous servait en nous ménageant une réponse à grand orchestre. On chantait une messe en musique dont les instruments étaient soutenus par les orgues d'un côté, celles de l'autre côté alternant, comme réponse de versets, avec la masse chorale et instrumentale. Cette interruption du chant puisait, dans la nature de cette interprétation, une grandeur que nos maîtrises françaises ne sauraient égaler à cause du trop grand éloignement des orgues et du manque d'unité avec le chant qui en est la conséquence. Si les deux organistes exécutent, certains jours, des duos, quels effets transcendants ne doivent-ils pas obtenir?

Quant aux deux chaires qui servent probablement, à certaines dates, à des prédications en controverse, nous fîmes la remarque que l'Épître fut récitée dans l'une et l'Évangile dans l'autre.

Dix prêtres officiaient à l'autel avec une solennité, une magnificence dont nous n'avions vu l'égale dans

(1) L'un de ces buffets a été, depuis, complètement détruit, par un effondrement de la voûte à la suite d'un tassement du sol.